

NE VOUS PROMENEZ PAS
DANS LES BOIS AUJOURD'HUI

LUCA VESTE
, LE
DÉSOSSSEUR
DE LIVERPOOL

THRILLER

l'Archipel

LE DÉSOSSEUR
DE LIVERPOOL

LUCA VESTE

LE DÉSOSSEUR
DE LIVERPOOL

*traduit de l'anglais
par Philippe Vigneron*

l'Archipel

Ce livre a été publié sous le titre
The Bone Keeper,
par Simon & Schuster, Londres.

Notre catalogue est consultable à l'adresse :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

ISBN 978-2-8098-4149-7
Copyright © Luca Veste, 2018.
Copyright © L'Archipel, 2021, pour la traduction française.

*À Emma, mon épouse et ma meilleure amie.
Je ne voudrais partager cette histoire
avec personne d'autre.*

Note de l'auteur

Tous les lieux décrits dans ce livre sont réels.
Cependant, quelques détails minimes ont été modifiés
ou amplifiés afin de mieux s'intégrer au récit.

*Le Désosseur arrive,
Le Désosseur existe.
Il ne s'arrête jamais,
Il ne ressent rien.
Il t'attrapera,
Il te fera pleurer,
Il coupera dans ta chair,
Et ne gardera que tes os.*

Hier

Son histoire commence dans le tunnel.

Le sol instable sous ses pieds à mesure qu'elle s'y enfonce. Le souffle calme de l'air, une légère caresse sur son visage. Les bruits dans l'obscurité. Les échos. La fureur. L'odeur de la mort qui colle à sa peau.

C'est de cela qu'elle se souviendrait toujours.

Le tunnel.

Quatre d'entre eux y étaient entrés. En silence, seuls. L'un après l'autre.

Trois en étaient ressortis.

Avant le tunnel, la soirée avait été différente. La petite bande se promenait dans la forêt, parmi les rafales du vent d'automne. Elle avait onze ans et suivait son frère Matty, de trois ans son aîné mais pas vraiment un modèle de sagesse. Deux autres enfants d'à peu près le même âge s'étaient joints à eux : Lee et Faye, le neveu et la nièce de son nouveau beau-père.

Ce n'était rien d'autre qu'un jeu, une sorte d'aventure. Ils n'étaient pas censés s'éloigner autant de la maison mais les vacances d'octobre venaient de commencer, et après tout ce n'étaient que des enfants.

Ils étaient invincibles.

— Allez ! dit-elle en prenant la tête et en marchant d'un pas qu'elle espérait assuré. On en aura le cœur net !

Elle passa devant l'écriteau « Réserve naturelle de Dibbinsdale » et les tables de pique-nique à droite, puis s'engagea sur le sentier entre les arbres. Au-dessus d'elle, il faisait de plus en plus sombre à mesure que des nuages

noirs s'amoncelaient. S'ils étaient venus une semaine plus tard, la nuit serait déjà presque tombée, mais un peu de lumière s'attardait encore dans la soirée.

Plus pour longtemps

— Il va pleuvoir.

— Ne t'en fais pas, répondit Matty en la rattrapant. Il y a les arbres : les parapluies de la nature !

Elle vit son sourire apparaître puis disparaître. Un dernier vestige du préadolescent qu'elle avait connu. Ils traversèrent un petit pont en bois, Matty et Lee en profitant pour lancer dans l'eau de petites branches épaisses. Elle s'arrêta, observa l'eau, les frémissements et les bulles qui l'agitaient.

— Vous pensez qu'il y a des poissons ?

— Nan, dit Faye en venant poser les mains sur la vieille balustrade en bois. Ils ne survivraient pas.

Les bulles montaient à la surface, formaient des cercles concentriques. Elle les scruta un peu plus longtemps, plissant des paupières tandis que la lumière continuait de s'amenuiser. Puis elle suivit les autres, dont les voix résonnaient un peu plus loin. Le sentier s'élargit un instant, avant de se resserrer autour de grands roseaux engloutis par les marais.

Le sol devenait plus spongieux à proximité de l'endroit qu'ils étaient venus voir. Elle ralentit pour frotter son pied contre une plume grise solitaire.

— C'est ici.

Un silence s'abattit sur eux. Le vent faisait frémir des arbres invisibles, insufflait la vie aux feuilles et aux branches. L'air commençait à se refroidir. Devant elle, les trois enfants s'arrêtèrent.

— Vous croyez que c'est vrai ? demanda Matty sur un ton de joyeux défi.

Elle savait qu'à partir de maintenant il jouait un rôle. Confrontée à la réalité, sa confiance s'évapora peu à peu.

— Le Désosseur vit ici, répondit Lee, et son murmure se perdit presque dans le bruissement des arbres au-dessus d’eux. Des gens l’ont vu.

Elle les rejoignit alors qu’ils traversaient un autre pont en bois. Ils ne se retournèrent pas à son arrivée. Devant eux, le tunnel venait d’apparaître.

— Qui entre en premier ?

À présent qu’ils étaient arrivés, les intonations bravaches avaient déserté la voix de Matty.

— Honneur aux dames, suggéra Lee en se tournant vers lui. Vas-y, Matty !

Elle frissonnait. Une brise traversa lentement les arbres, l’air se fit un peu plus froid. Quelques gouttes de pluie criblèrent la surface de l’eau, un tintement dans le silence étouffant.

— Pourquoi moi ? Tu as peur ?

— Tu crois peut-être que je n’ai jamais fait ça avant ?

— Ben voyons, ironisa Matty avec un sourire furtif. Tu n’aurais jamais osé...

— C’est moi qui vais y aller.

Tous haussèrent les sourcils en entendant la petite voix. Ils se retournèrent vers Faye. Si elle avait dû parier, jamais elle n’aurait imaginé que cette gamine plus jeune qu’elle d’un an se serait portée volontaire pour entrer la première dans le tunnel.

Devant eux, après le pont et le sentier caillouteux semblable aux autres sentiers, deux tunnels. Le premier était condamné par un mur de briques. L’autre... l’autre ne l’était pas.

« On l’appelle le Tunnel aux Loutres, lui avait expliqué Faux-Papa un peu plus tôt ce jour-là. Autrefois, de l’eau coulait dedans et on pense que des loutres y vivaient. Enfin, ça doit faire dans les deux cents ans... Aujourd’hui, il y a juste quelques chauves-souris et peut-être des rats. »

Elle avait frémi en entendant ces mots – elle frémit de nouveau en y repensant. Matty lui lança un coup

d'œil interrogatif, et elle se frotta les bras comme si elle avait froid.

— Allez, j'y vais maintenant, annonça Faye en commençant à s'éloigner. Je ne vais pas rester là bêtement...

Elle observa Faye qui s'avançait sur le chemin. Matty et Lee échangèrent un regard puis haussèrent les épaules.

— Sérieux? Vous allez laisser une fille de dix ans y aller avant vous? demanda-t-elle en réprimant un ricanement. Bonjour les gros durs...

Matty et Lee lui jetèrent un regard dégoûté et agacé. Un peu craintif, aussi, imperceptiblement. Ils se mirent en place, presque en file indienne, attendant que Faye parte.

Finalement, elle entra dans le tunnel en troisième. Elle l'aurait volontiers fait plus tôt, tant toute cette histoire lui semblait stupide. Pas de cris d'excitation ou de hurlements de terreur en vue: pour tout dire, elle trouvait ça un peu ennuyeux. Et la traversée du tunnel paraissait rapide, à en juger par les appels étouffés entendus une fois les autres parvenus de l'autre côté.

Puis ce fut son tour.

Elle se dirigea vers le tunnel, plissa les paupières pour apercevoir la sortie. La lumière avait faibli à mesure que la soirée s'installait. L'obscurité commençait à s'imposer, la lumière du soleil disparaissait et l'air paraissait soudain étriqué, inerte.

— Tu as peur?

Elle se tourna vers Matty, qui se balançait d'un pied sur l'autre.

— Non, bien sûr que non!

— Alors pourquoi tu restes là? C'est ton tour.

— Tu veux y aller avant moi?

Matty lui répondit d'un sourire – ce sourire flottant qu'il dégainait toujours quand il maîtrisait la situation.

— Et je te laisse toute seule ici? Je parie que tu n'aimerais pas ça. Allez, vas-y. On va bientôt devoir rentrer à la maison.

Elle n'avait aucune idée de l'heure, mais elle supposait qu'ils avaient déjà dépassé ce moment mystérieux que seuls les parents connaissent, quand on passe brusquement de « *c'est bon* » à « *c'est à cette heure-ci que tu rentres?* ». Elle essaya de calculer le temps qu'ils mettraient à revenir mais elle ne se rappelait plus s'ils avaient marché longtemps. Ils seraient sûrement obligés de repasser par le tunnel – tous ensemble cette fois, même si les garçons allaient sans doute en profiter pour rendre la chose plus effrayante qu'elle ne l'était.

— Allez, tu te décides? Ça commence à bien faire...

— J'y vais, j'y vais, répondit-elle, et l'écho de sa voix se répercuta dans le bois silencieux. Tu as juste la frousse, alors tu voudrais que je renonce pour ne pas avoir à le faire non plus.

— N'importe quoi. J'y serais allé en premier si les deux autres n'avaient pas voulu frimer.

— C'est ça, je te crois. Non, vraiment...

— Qu'est-ce que tu penses d'eux?

Elle observa son frère, reconnut cette façon qu'il avait de fourrer les mains dans ses poches et de donner des coups de pied dans le sol. Matty, quand il voulait savoir si tout allait bien se passer ou s'il devait s'inquiéter de ce qui les attendait.

C'était son frère aîné mais, de plus en plus souvent, elle sentait que c'était à elle de veiller sur lui.

— Bah, des salles gosses du Wirral¹, répondit-elle avec un grand sourire. De notre côté du fleuve, ils ne tiendraient pas cinq secondes. Mais sinon, ça va. Je suppose. De toute façon, on ne va pas passer notre vie avec eux.

1. District métropolitain du comté de Merseyside, dans le nord-ouest de l'Angleterre. Il est bordé par la mer d'Irlande au nord, la Dee à l'ouest et la Mersey à l'est, en face de Liverpool. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

— J'espère que maman n'a pas l'intention de déménager par ici.

Les yeux de Matty restaient toujours fixés vers le sol.

— Je ne suis pas sûr que je le supporterai...

— On a connu pire.

Cette fois, Matty leva les yeux vers sa sœur. Son visage affichait une expression douloureuse, renfrognée. Il secoua la tête.

— Je ne crois pas, non.

Puis il lui lança ce sourire qu'elle guettait toujours avec impatience.

— Allez, dit-il en sortant les mains de ses poches et en indiquant le tunnel. Finissons-en.

Elle se mit à marcher, franchit le seuil du tunnel. Au début, un reste de lumière derrière elle lui permit de voir où elle mettait les pieds. Il ne fallut pas longtemps pour que ça change. L'obscurité se déploya autour d'elle – difficile, dans ces conditions, de garder ses repères.

L'eau dans le tunnel était stagnante, aucun bruit ne permettait de suivre sa direction. Elle se concentra sur le fait d'avancer, le regard porté au loin, vers l'endroit où elle s'attendait à voir apparaître la sortie.

À mi-chemin, une odeur la saisit.

Son estomac se révolta, elle réprima une envie de vomir. Elle s'immobilisa, se pencha, main sur la bouche. C'était une puanteur suffocante, ses yeux s'embruèrent instantanément. D'un pas traînant, elle reprit son avancée, prête à s'en prendre aux deux crétins qui ne les avaient même pas prévenus.

Puis elle entendit un bruit.

Un bruissement, rien de plus. Un son indistinct qui, à l'extérieur, serait passé inaperçu. Dans le tunnel, on aurait dit un rugissement.

L'espace d'un instant, son corps la trahit. Elle se figea sur place, incapable du moindre mouvement. Les

battements de son cœur décuplèrent, un tourbillon emplit son estomac. Les petits poils à l'arrière de sa nuque se dressèrent, fouettés par la brise venteuse qui traversait le tunnel.

De nouveau, le bruit. Transformé en sifflement. Une respiration comme une mélodie. Elle reconnut cet air.

Le Désosseur arrive... Le Désosseur existe...

— Lee, chuchota-t-elle, trop effrayée pour élever la voix. Si c'est toi, je vais te tuer!

Le sifflement s'interrompit, remplacé par un autre bruit. Grognement? Rire? Elle n'était plus capable de le déterminer.

Cette fois, son corps lui obéit: elle retrouva sa mobilité. Sans réfléchir, elle s'élança vers ce qu'elle espérait être la bonne direction. Elle sentit le sol sous ses pieds devenir mou, boueux, la peur de glisser s'empara d'elle mais elle ne pouvait se résoudre à s'arrêter.

Si elle tombait dans ce tunnel, elle ne saurait pas quoi faire.

S'imaginant que le bruit la poursuivait, elle continuait d'avancer vers un minuscule point lumineux qui enfin se mit à grossir.

Il y avait quelque chose dans le tunnel. Une chose à l'affût, tapie dans l'ombre. À présent, elle arrivait presque à visualiser ce qui la suivait. Elle courut, l'entendit se faufiler, sur le point de la rattraper...

Elle émergea du tunnel, s'effondra par terre, aux pieds des deux autres enfants.

Puis elle se retourna, pensant voir sortir quelqu'un. Quelqu'un qui se ruerait sur elle, trahie par ses jambes.

— Alors? dit Lee en lui saisissant le bras. Tu as eu la trouille, pas vrai?

Elle ne pouvait pas parler, sa respiration était lourde, elle inspirait l'air en longues goulées avides. Elle regardait fixement le tunnel, sans rien distinguer à l'intérieur.

Elle aurait voulu crier le nom de Matty, le prévenir, lui dire ce qu'elle avait entendu, vu, senti.

Aucun son ne sortait de sa bouche.

Impossible d'avertir Matty qu'il y avait *quelque chose* dans le tunnel...

Qu'il ne devait pas y aller.

Que c'était dangereux.

Elle ne devait jamais revoir son frère.

Aujourd'hui

« C'est comme si le monde s'était retourné dans son sommeil et qu'une de ses idées s'était échappée pour devenir réalité. »

Steve Mosby, *Les Fleurs de l'ombre*

1

Louise Henderson était dans sa voiture, essayant de reprendre son souffle, quand elle reçut l'appel.

Elle ne croyait ni au destin ni à la capacité de prévoir l'avenir. Elle eut pourtant l'impression que son corps savait ce qui était sur le point d'arriver. Qu'il tentait de l'alerter. Peut-être que, d'une certaine façon, elle était déjà prévenue.

Un de ces panneaux DANGER qu'elle prenait un malin plaisir à ignorer.

Pour l'instant, elle avait juste besoin de reprendre sa respiration. Un acte simple, inconscient, jusqu'au moment où, tout à coup, on n'y arrive plus.

Est-ce que mourir ressemble à ça ?

Avant que la sonnerie de son portable amplifiée par les haut-parleurs de la voiture interrompe la radio en plein milieu d'une chanson, elle s'était garée sur le bas-côté de la route et attendait, mains crispées sur le volant, moteur au ralenti. Le soleil disparaissait derrière les nuages

gris, comme s'il jouait son propre rôle dans son drame personnel.

Elle avait pensé au feu. C'est pour cette raison qu'elle s'était garée. Quand l'odeur de la fumée et de la cendre l'avait assaillie. Un flash lumineux, rouge et orange, puis tout était devenu noir. Quelques secondes plus tard, sa respiration se faisait haletante. Elle sentait presque des mains invisibles se resserrer autour de sa gorge, un poids écraser sa poitrine. Son estomac se tordait, rempli de milliers de papillons grouillants. Des voitures passèrent dans un sillage flou, des piétons allaient et venaient sur le trottoir à côté d'elle. Elle ferma les yeux et s'efforça d'inspirer, d'expirer. Inspirer, expirer. De se calmer. Elle était en sécurité, rien ne pouvait lui faire du mal. Pas maintenant.

Pas maintenant.

Tu vas bien. Tout va bien.

Les intonations apaisantes de sa voix intérieure l'aiderent un peu, mais elles avaient du mal à couvrir les hurlements des autres pensées qui peuplaient son esprit.

Son état s'aggravait. Les crises devenaient de plus en plus fréquentes : les accès de terreur, la respiration empêchée menaçaient de devenir la norme. La nuit précédente, incapable de trouver le sommeil, elle avait scruté l'écran lumineux de son téléphone portable, faisant défiler une liste de permanences d'écoute psychologique dans la région.

Comme si elle en avait besoin.

Elle n'en avait pas besoin, trancha-t-elle. Et, se mentant à elle-même, elle ajouta : Personne n'en a jamais eu besoin. C'était une escroquerie, une arnaque, un moyen de soulager les portefeuilles de quelques billets. De l'argent vite gagné. L'idée que ce genre de services pouvaient d'une façon ou d'une autre avoir un impact sur sa vie était au-delà de toute logique.

Pourtant, elle commençait à penser que c'était le seul moyen qui lui restait. L'unique aide envisageable pour elle, dans cette période. Raconter à un inconnu ses sentiments les plus profonds et les plus sombres. Faire resurgir des souvenirs oubliés, censurés.

Non.

Elle avait éteint son téléphone, fixé un point dans le noir puis secoué la tête. Ce genre de séance serait remplie de questions inutiles. Il lui faudrait examiner ses sentiments, ce genre de conneries...

Elle valait mieux que ça.

Et cependant, il devenait de plus en plus difficile de ne pas tenir compte de ce qui lui arrivait. De ce qui s'était toujours trouvé là, juste sous la surface. Ou d'ignorer l'aggravation de son état. Ses collègues ne tarderaient pas à le remarquer. Si ce n'était pas déjà fait, bien sûr. Est-ce qu'on parlait dans son dos? Elle n'en avait aucune idée. Et si des rumeurs circulaient sur son compte?

Si c'était le cas, Shipley l'en aurait forcément avertie.

La sonnerie du téléphone continuait d'emplir la voiture – peu à peu, Louise retrouva ses repères. Les contours du réel se précisaient, sa respiration redevenait normale. Elle pressa un bouton sur l'écran tactile, regrettant de n'avoir pas vérifié le numéro d'appel avant.

— Allô?

— C'est moi, dit la voix dans le haut-parleur. Tu es en route?

Louise mordit sa lèvre inférieure avant de répondre au *detective sergeant* Paul Shipley.

— En route pour où? dit-elle en s'apercevant dans le rétroviseur tandis qu'elle manœuvrait pour regagner le flot de la circulation.

— Personne ne t'a encore prévenue? Putain, mais...

— Qu'est-ce qui se passe? demanda Louise, coupant court à la litanie de jurons qui s'annonçait.

— Une femme a été retrouvée dans les rues de Melling, complètement paumée. Victime d'agression. Les ambulanciers sont avec elle en ce moment. Ça a l'air assez moche. On a besoin de toi là-bas.

— Où ça ?

Shipley récita l'adresse.

— Dans combien de temps tu peux être là ?

Louise regarda autour d'elle : le décor inconnu ne l'aidait pas vraiment. Elle tenta de se rappeler quelle direction elle suivait avant son arrêt, mais c'était encore confus.

— J'arrive, chef.

Elle repartit, s'efforçant de rouler en ligne droite, à la recherche d'un point de repère familier ou d'un panneau. Puis elle renonça, se gara de nouveau et ne remit le contact qu'après avoir entré l'adresse dans son GPS.

La radio s'était remise en marche, diffusant une chanson quelconque, sans âme. Elle l'ignora, se concentrant sur sa conduite. Son anxiété avait rapidement cédé la place à la colère. Plus que jamais, semblait-il, les deux émotions étaient interchangeables ?

Elle espérait que l'agresseur de la femme serait toujours dans le secteur quand elle arriverait. Ça pourrait l'aider.

Vingt minutes plus tard, elle parvint à destination. Toutes les pensées qui avaient traversé son esprit s'effacèrent – elle passait en mode professionnel. Émotions personnelles entre parenthèses, concentration totale sur ce qui l'attendait. Route encombrée de badauds, voitures partout, démonstration de force de la police.

C'était son métier.

Un quartier résidentiel avec quelques boutiques ici et là. L'ancienne épicerie transformée en supérette Londis. La poste au coin de la rue. Un passage piéton à l'ancienne, flanqué de poteaux à globe lumineux. Waddicar Lane, un nom qu'elle s'amusait à répéter pendant qu'elle manœuvrait.

Waddicar.

Elle laissa sa voiture dans une rue adjacente, garée à cheval sur la chaussée et le trottoir. Un habitant grommela devant sa porte quand il la vit sortir et avancer vers l'attrouplement. Le vent se leva, une bourrasque l'enveloppa. D'un geste, elle referma son manteau sur elle.

— *Detective constable* Louise Henderson, annonça-t-elle au policier le plus proche de la Rubalise de scène de crime.

Il lui lança un regard noir. Elle sortit son insigne.

— La victime est toujours là?

L'homme en uniforme hocha la tête, puis indiqua d'un coup d'œil l'ambulance garée à proximité.

— En général, quand ils tombent sur des gens dans un état pareil, ils les ramènent avec eux à l'hôpital.

Louise retint une réponse sarcastique et, abrégeant le petit numéro du policier qui n'amusait que lui, avança vers la silhouette à quelques mètres de là.

— *Detective sergeant?*

— Louise, enfin! répondit Shipley en se tournant vers elle avant de revenir vers les ambulanciers qu'elle distinguait à présent plus nettement. Commence à prendre les dépositions des témoins. Je ne fais pas confiance à ces agents. Et empêche ces crétins, là-bas, de tout filmer!

De l'autre côté de la rue, un groupe de curieux s'était formé. Quelques-uns brandissaient leur portable en direction de Louise. Par réflexe, elle leva la main pour masquer son visage, puis l'abassa en espérant que Shipley n'avait pas remarqué son geste.

— Qu'est-ce qui est arrivé, au juste? demanda-t-elle, essayant de comprendre ce qu'il attendait d'elle. Que je sache quelles questions poser...

Shipley respira fortement par le nez, cala ses mains sur ses hanches avant de croiser d'un mouvement souple ses bras musculeux sur son torse. Il était plus grand que Louise — un peu plus de 1,80 mètre contre environ 1,50 mètre

– mais il ne la dominait pas comme avaient pu le faire ses anciens chefs. Efflanqué, il ne représentait pas une menace.

— Une jeune femme, trouvée en train de marcher sur la route. Salement amochée. Les secours sont arrivés les premiers. Elle s’est effondrée juste ici. Quelqu’un s’est acharné sur elle. Coups de poing et coups de couteau, apparemment. Il y a une longue traînée de sang sur le bitume. Ils sont en train d’essayer de stabiliser son état.

Louise scruta les environs, essayant de repérer tout ce qui sortait de l’ordinaire mais le décor n’aurait pas pu paraître plus banal, même s’il l’avait voulu. Une route normale, bordée de maisons. Vérandas blanches à double vitrage au rez-de-chaussée, briques rouges et parcelle de pelouse. En toute autre circonstance, une vision idyllique mais avec les fourgons et les voitures de police, l’ambulance et les badauds amassés, l’ambiance était ruinée.

— Son nom ?

— Aucune idée, répondit Shipley, déjà impatient de passer à la suite.

Il décroisa les bras, passa une main à travers ses cheveux, les ébouriffant un peu, brouillant la raie.

— Elle n’a pas eu la courtoisie de nous le dire.

Encore une remarque sarcastique, songea Louise, impassible. Comme toujours. Tout le monde cachait toujours ses véritables sentiments aux autres.

En tant que flics – de la criminelle –, c’était une compétence qu’ils maîtrisaient mieux que personne.

Sans un mot, elle le laissa là et avança vers le groupe de l’autre côté de la route, non sans faire un petit détour par l’ambulance. Elle ne vit pas grand-chose. Juste assez pour comprendre que ça se présentait mal.

Vêtements déchirés, arrachés, presque en lambeaux. Du sang sous le corps – pas assez pour former une flaque, juste des traces, des gouttes. Les yeux de la femme étaient fermés. Louise remarqua les mouvements de sa poitrine,

qui ne paraissaient pas irréguliers. Les ambulanciers s'affairaient à ses côtés dans un silence seulement troublé par quelques paroles d'encouragement glissées à l'oreille de la femme.

Louise détourna le regard et scruta le décor autour d'elle, à la recherche de quelque chose. D'un indice qui lui indiquerait comment la femme s'était retrouvée là. Elle se représentait vaguement les environs, mais elle ne les connaissait pas aussi bien qu'elle l'aurait voulu.

Elle observa la route, imaginant le trajet de la femme jusqu'à cet endroit où elle avait perdu connaissance. Au loin, des maisons, et la route semblable à tant d'autres. Au-delà, le vert des champs. Des arbres.

La forêt, pensait-elle.

Elle était forcément arrivée de la forêt.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/larchipel/45

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[@editions_archipel](https://www.instagram.com/editions_archipel)

Achévé de numériser en octobre 2021
par Soft Office